LE

GÉNÉRAL SANTA ANNA.

LE

GÉNÉRAL SANTA ANNA.

1821 — 1843.

I

Le chemin qui conduit de Vera-Cruz à Mexico longe en commençant les bords de la mer, et traverse une plage qui s'arrondit gracieusement autour d'une petite baie aux vagues azurées. Les flots en déferlant circulairement imitent le murmure des grands arbres; ce chemin se perd ensuite dans une vaste forêt dont à leur tour les arbres imitent le murmure des flots, ou plutôt le bruit de cette forêt s'alterne avec le bruit de la mer. Le voyageur qui s'enfonce sous ces voûtes de verdure prête l'oreille avec enchantement à cette double harmonie et s'a-

bandonne aux cahots de la voiture, à l'allure de son cheval ou au balancement de sa litière. De temps à autre apparaît à travers les fourrés épais, la croupe luisante d'une génisse, ou la tête d'un taureau à moitié sauvage qui montre son muffle humide, et s'enfuit bientôt en broyant les lataniers aux palmes vertes, en faisant gémir sous ses pieds les lianes entrelacées. Si le voyageur demande à son guide à qui appartiennent ces troupeaux en si bon état, le guide lui répondra qu'ils viennent de l'hacienda (métairie) de *Manga de Clavo*, et que l'hacienda de Manga de Clavo appartient au général Santa Anna.

C'est au sein de cette habitation que l'homme qui depuis 1821 a attaché son nom à toutes les révolutions du Mexique, qui en a été le prétexte ou l'instrument, qui tour à tour victorieux et vaincu, rassasié de renommée et de bruit, fatigué de la vie des camps ou de l'administration pacifique vient se reposer de la défaite ou de la victoire; c'est là qu'il vient mûrir de nouveaux plans, qu'il remplace ses antipathies politiques par des amitiés personnelles; qu'il vient méditer de renverser ceux qu'il a élevés, d'élever ceux qu'il a renversés. C'est là que pendant des années entières il vit inconnu, oublié jusqu'au moment où sans transition, à l'étonnement général, son cri de guerre retentit de nouveau à l'extrémité de la république.

Comment peindre ce caractère versatile, remuant, inquiet? Comment décrire cet homme n'aspirant qu'à l'impossible, dégoûté de la réalité, victorieux après une défaite, vaincu après une victoire, jouant sa vie, sa fortune avec autant d'indifférence qu'il expose celle des autres, versant le sang sans être cruel; connaissant assez ses compatriotes pour jouer impunément ce jeu téméraire, et les asservissant parce qu'il les connaît? Santa Anna est né dans l'état de Vera-Cruz dont il a été longtemps commandant et gouverneur, et dont il est l'idole et la gloire. Il doit avoir aujourd'hui de quarante-cinq à quarante-six ans [1]; sa taille est élevée, la maturité de l'âge ne l'a pas encore épaissie; son teint est pâle : ses grands yeux noirs, ses cheveux bouclant sur un front élevé, impriment à sa personne un air de distinction que ne dément pas une élocution facile et abondante, particulière du reste à tous ceux qui parlent cette belle langue espagnole si harmonieuse et si riche. Il joint à cette éloquence naturelle, l'art de connaître mieux que qui que ce soit, le ressort qu'il faut pour presser la fibre qu'il faut attaquer dans le cœur de ses concitoyens, et il règle sa conduite sur cette connaissance.

[1] Gabriel Ferry écrivait ceci en 1846.

II

Il apparaît pour la première fois en 1821 dans l'histoire du Mexique. A cette époque de sa première jeunesse, il commandait un corps d'insurgés à la tête desquels il s'empare de Vera-Cruz dont il est nommé gouverneur.

Favori de l'empereur Iturbide qu'il avait soutenu de tout son pouvoir, il est cité à comparaître devant lui pour rendre compte d'une insubordination grave. Blessé d'une destitution méritée, mais qu'il n'attendait pas, il revient dans la place qu'il commandait, harangue ses troupes, se soulève contre l'autorité impériale, et déclare le Mexique république indépendante.

Un général envoyé contre lui pour châtier sa rébellion se joint à lui; les villes de *Oajaca*, de *Guadalajara*, de *Ouentaro*, de *San Luis Potosi*, de *Puebla* se soulèvent également, et peu de mois se sont à peine écoulés depuis l'audacieux défi de Santa Anna que l'empereur Iturbide est renversé du trône.

Quelque temps après l'installation de la nouvelle république dont le général Santa Anna avait été le

premier champion, il se soulève aussi le premier contre l'autorité du congrès.

En 1828, il est encore gouverneur de Vera-Cruz: un complot éclate à Mexico, on le croit un des complices et le congrès le rappelle de son commandement. Le congrès ne devait pas être plus obéi que l'empereur Iturbide. Loin de se démettre de son autorité qui ne s'étendait qu'à la ville de Vera-Cruz, Santa Anna, par un de ces coups d'audace qui lui sont familiers, usurpe le commandement de la province entière, rassemble ses fidèles *Veracrusanos*, bat les troupes qu'on lui oppose, et s'avance jusqu'au fort de *Perote* dont il s'empare. Un décret du sénat déclare Santa Anna hors la loi, et de nouvelles troupes sont envoyées contre lui. Poussant la modération jusqu'à ne pas déclarer le sénat hors la loi, il va commencer alors une de ces campagnes d'escarmouche dans lesquelles la spontanéité et la brusquerie de ses mouvements le rendent si redoutable; une de ces campagnes de marche et de contre-marches, où la guerre se fait à la manière des Arabes ou des Indiens d'Amérique, par ruse, par surprise, et qui tiennent à la fois de la guerre et de la chasse. A la tête de ses soldats de la *Tierra-Caliente*, noircis par le soleil de leur pays, dont le corps a la couleur et la dureté du bronze florentin, sur lequel les maringouins ne peuvent plus

mordre, et la fièvre jaune n'a plus de prise, et qui, après une marche de douze heures au milieu des réverbérations d'un soleil brûlant qui calcinerait les entrailles d'un Européen, fument une cigarette en guise de repas; c'est avec de tels hommes qu'il commence sa campagne. Là, le costume du général et de l'officier est remplacé par l'habillement de voyageur : une veste avec des attaches d'épaulettes, un grand chapeau de vigogne, une *manga* bleue ou violette, de larges bottes de cheval, de longs éperons battus par le fourreau d'un sabre droit, tel est le costume de Santa Anna et de son état-major. L'officier qui marche à côté du général, l'officier porteur de ces longues moustaches rouges qui lui donnent l'air d'un hulan, c'est le colonel Arista, le bras droit de Santa Anna, son confident, l'éternel compagnon de ses dangers, et celui qui, dans certaines comédies, lui donne la réplique. C'est ce que les Mexicains appellent *hombre de caballo* (homme de cheval) ce qui veut dire que dans une mêlée pour éviter un coup de lance, il se couchera sous le ventre de son cheval et passera outre; ce qui veut dire qu'il ramassera son épée au plus rapide galop, et que debout sur ses étriers il jettera rudement sur le flanc un taureau furieux. Les troupes opposées à Santa Anna sont des hommes de la zône froide ou tempérée qui, dans cette poursuite,

sèmeront la route des cadavres des leurs que la soif aura consumés!

III

Santa Anna abandonne d'abord le fort de *Perote*, se dirige à l'est du côté de Téhuacan, arrive à Oajaca et se fortifie dans les faubourgs de cette dernière ville. Mais débusqué par des forces supérieures aux siennes, il se replie sur l'intérieur de la cité, et de rue en rue, de maison en maison, de terrasse en terrasse, il s'enferme lui et les siens dans le couvent de *Santo-Domingo*.

Cet édifice, comme à peu près tous ceux du même genre, est protégé par de hautes et solides murailles, crénelées, défendues par une porte massive, et plus encore par la sainteté de sa destination. Alors on procède, non pas au siége, car on n'oserait ni miner ni saper, ni canonner le pieux édifice, mais on va tâcher de réduire par la faim et les privations les hommes que nous avons dépeints plus haut.

Le siége sera long. Santa Anna sait à qui il a affaire, aussi sans souci du lendemain, ne pensant qu'à la fatigue du moment, il choisit l'endroit le plus frais du couvent pour aller faire sa sieste; après,

il avisera aux moyens de défense. Les assiégeants sont moins tranquilles, mais ils doivent aussi de leur côté faire la sieste, prendre leur chocolat et se reposer, car la nuit est venue. Les Indiens n'attaquent jamais leurs ennemis la nuit, les Mexicains font comme les Indiens.

Le jour revient, la fusillade commence, mais plus meurtrière pour les assiégeants, et les murailles qui protégent les assiégés que pour ces derniers; puis la nuit succède au jour une fois encore, et le lendemain les troupes du gouvernement ont le désappointement d'entendre les mugissements et les bêlements des troupeaux se mêler aux hennissements des chevaux bridés et sellés dans la grande cour de Santo-Domingo : le corps fumant de ces animaux, leurs flancs haletants attestent qu'ils ont fait une course longue et rapide.

Santa Anna et ses soldats ont des vivres pour plusieurs jours.

Au moment où les assiégeants les croient occupés à se réjouir de leur succès, les portes du couvent s'ouvrent subitement, comme aux jours de fête et de procession solennelle, mais au lieu des bannières religieuses, ce sont les banderolles rouges des lanciers, et les manteaux jaunes des dragons qu'on voit flotter, en même temps les clochers au lieu de retentir des

sons joyeux des cloches laissent échapper de leurs meurtrières une grêle de balles. Les assiégeants surpris, sont battus, repoussés, tandis qu'un détachement de la garnison de Santo-Domingo va s'emparer à leurs yeux d'un couvent voisin et s'y installe.

Le chef qui commande les soldats du gouvernement s'aperçoit de la faute qu'il a commise en dédaignant d'occuper ce couvent, du haut des clochers duquel il aurait pu inquiéter les assiégés, se promet à la première occasion de réparer son imprudence, et prend judicieusement une autre position, car il se trouve maintenant entre deux feux. Plusieurs jours se passent comme les premiers entre la sieste, la fusillade, les sorties, pendant lesquels Santa Anna attend un de ces heureux hasards qui l'ont toujours si merveilleusement servi, que la Providence semble lui réserver, et pendant lesquels le chef des assiégeants avise aux moyens de s'emparer de ce couvent qu'il ambitionne.

Tout d'un coup il aperçoit que les clochers sont garnis de nouveau, non pas de cette incommode artillerie, ni de ces soldats si prompts à fusiller ses hommes, mais bien des premiers habitants dont les grandes robes et les capuchons noirs tranchent sur la blancheur des tours, et qui sonnent à tour de bras comme pour célébrer la délivrance de la maison

sainte. Un moine plus grand que les autres de toute la tête semble y mettre le plus d'ardeur : son large capuchon laisse découvrir une paire de longues moustaches d'un blond ardent, mais cette particularité n'est visible que pour ceux placés près de lui.

Les troupes du gouvernement font attention à ce spectacle et le chef s'écrie avec enthousiasme :

— *Adelante muchachos!* emparons-nous à notre tour de ce couvent d'où nous pourrons faire tant de mal à nos ennemis, et qu'un régiment aille l'occuper!

L'ordre est exécuté; un régiment s'avance, l'arme au bras, quand tout à coup les moines laissent tomber leurs capuchons et leurs frocs, les habits rouges reparaissent à la place et font pleuvoir sur lui une grêle de balles, tandis que les clochers de Santo-Domingo, également couronnés de soldats, soutiennent la fusillade; les projectiles se croisent sur le régiment surpris, le déciment, l'éclaircissent, avant que ces malheureux, surpris, soient revenus de leur étonnement.

Cependant la position devient critique pour Santa Anna; les vivres ne manquent pas, mais les finances s'épuisent; Arista, qu'on a reconnu dans ce moine aux grandes moustaches, a été par son ordre mettre

à contribution les mines d'argent voisines, mais au lieu de piastres et de lingots, pour ne pas se présenter devant son général les mains vides, il n'a ramené que le directeur des mines qui proteste avec vérité que l'argent manque tout à fait, et Santa Anna retombe dans ses perplexités.

Tout d'un coup une grande rumeur se fait dans la ville, et parmi les assiégeants. Le bruit se répand, et ce bruit est vrai, que Mexico a été pillé, que le président est en fuite, en un mot que le gouvernement est renversé. Un hasard providentiel a servi Santa Anna. Assiégeants et assiégés se donnent la main, s'embrassent, s'appellent des noms les plus tendres; *fratres* et *compadres*; cela avec d'autant plus de raison que dans les guerres civiles souvent frères et compères servent l'un contre l'autre. Les moines reprennent possession de leurs paisibles asiles; le directeur des mines regagne sa demeure; les soldats s'en retournent sous leur ciel brûlant en faisant crédit à leur général, et celui-ci va rêver de nouveau sous les frais ombrages de Manga de Clavo.

IV

Tout ceci se passait dans les premiers jours de l'an de grâce 1828. Le président Pedrazza dont l'élection avait causé le bouleversement dont nous venons de parler, échappé au sac de Mexico était réfugié à Guadalajara, et le général Guerrero, nommé vice-président de la république, tenait les rênes du gouvernement qu'une révolution, semblable à celle qui l'avait élevé, devait bientôt abattre, et cela à une année de date mois pour mois. Santa Anna, tout en blâmant les excès commis dans la capitale du Mexique s'était hautement prononcé pour Guerrero. Rien n'était à craindre de ce côté; tout était tranquille : il y avait bien de temps à autre quelques *pronunciamentos* isolés, mais les clameurs s'en perdaient dans les vastes solitudes de la république, et personne ne s'en préoccupait.

Cet état de choses dura jusqu'en septembre de la même année. A cette époque une ridicule tentative fut faite par le gouvernement espagnol pour reconquérir le Mexique. L'expédition partit encore cette fois de la Havane comme trois cents ans auparavant,

mais Cortez n'était plus là. Le brigadier Barradas, après avoir traversé le golfe du Mexique, étonné de revoir flotter encore le drapeau de l'Espagne, vint débarquer à Tampico. Pendant que ce dernier était indécis sur la marche qu'il devait suivre, et qu'il lançait des proclamations qui demeuraient sans effet; pendant qu'à Mexico on s'agite sans rien arrêter, à cette surprenante nouvelle Santa Anna rassemble de nouveau ses soldats, met en réquisition forcée tous les navires caboteurs, y embarque ses hommes, et sans ordre du gouvernement, traverse hardiment le golfe, débarque près de Tampico, livre bataille aux troupes de Barradas, et les taille en pièces. Celui-ci se rembarque à la hâte, emporte sa caisse pleine de proclamations, laisse ses soldats se disperser comme bon leur semble, et la nouvelle de cette déroute de l'armée espagnole parvient à Mexico presque en même temps que celle de son débarquement.

Au mois de décembre suivant, le général Bustamente, proclamé par les troupes du camp de *Jalapa* pour renverser Guerrero, marche sur Mexico. Santa Anna de retour à Manga de Clavo avait, avec sa rapidité accoutumée et l'ascendant de sa parole, réuni une nouvelle armée pour voler au secours du vice-président. Il arrive à Jalapa qui frémit encore de la nouvelle insurrection, et là il apprend que Guerrero

a quitté Mexico, et s'est jeté dans le Sud. Pensant alors que la fortune de Bustamente l'emporte sur celle de Guerrero, que le temps n'est pas encore venu de lutter personnellement contre un rival dont le nom l'importune déjà, Santa Anna licencie ses troupes qu'il sait toujours comment retrouver et retourne comme Cincinnatus à ses champs, jusqu'au moment où il combattra lui-même pour cette présidence qu'on se dispute sous ses yeux, et qu'il dédaigne encore.

Deux années s'écoulent pendant lesquelles, retiré dans son hacienda, il se livre paisiblement à ses passe-temps favoris, les combats de coqs, les courses de chevaux, le jeu, — et paraît avoir rejeté loin de lui toute idée d'ambition. Le 14 février 1831, dans cette même ville de Oajaca où il avait bravé si insoucieusement les efforts du gouvernement, l'infortuné Guerrero achevait à la fois sa campagne et son existence aventureuse.

Il venait d'être fusillé, et cette nouvelle dut troubler la solitude de Santa Anna. Bustamente venait de succéder à Guerrero comme vice-président, et jouissait tranquillement de son autorité dans Mexico.

Pendant le cours de l'année 1831 rien ne peut faire soupçonner que Santa Anna commençait à trouver pesante une inaction si prolongée, si étrangère à ses habitudes et à son esprit; le chemin qui conduit de

Vera-Cruz à Manga de Clavo est désert, on n'y entend pas résonner le galop des courriers qui se croisent et se suivent comme aux jours où Santa Anna médite quelque *pronunciamento*. Au dedans et au dehors de l'hacienda tout est tranquille.

V

Le 2 janvier 1832 deux officiers s'y présentent devant Santa Anna, lui communiquent une pétition de la garnison de Vera-Cruz demandant à Bustamente le renvoi d'un ministère dont les abus d'autorité l'ont fatiguée, et le prient d'appuyer la pétition du prestige de son nom. Santa Anna dit adieu cette fois et pour longtemps à son séjour de prédilection, et le lendemain il arrive à Vera-Cruz, reconnaît hautement la déchéance du ministère, s'empare des coffres de la douane, perçoit les droits à sa place et se fortifie dans une ville dont la possession lui assure les trésors qu'y viendra verser le commerce européen. Ses fidèles officiers, au nombre desquels on compte en première ligne les deux Arago, abandonnent Mexico et viennent se joindre à lui. Santa Anna est au milieu de son élément; il s'est rassasié